

—Que vous êtes bon ! C'est maintenant que je vois combien j'avais raison de faire votre éloge à tout le monde, répliqua vivement la fleuriste.

—Merci, ma bonne Geneviève. Oui, je me suis occupé de vous trouver une autre situation. Il vous est impossible de demeurer plus longtemps dans ce quartier.

—C'est vrai, et nous parlions de déménager lorsque vous êtes rentré.

—Cela prouve que tous les braves gens pensent de même. Mais abordons une question plus délicate ; il s'agit de notre chère Delphine. Où en êtes-vous de vos relations avec M. Michel Renaud ?

La jeune fille rougit et baissa la tête.

—M. Michel a fait comme les autres, répondit Geneviève d'un ton amer. Il devait nous aider de ses conseils, nous consoler, et, depuis hier matin, nous ne l'avons pas revu. Pourtant, j'avais toute confiance en son amitié.

—Ah ! il vous abandonne ; je n'aurais pas cru cela de lui, d'après ce qu'il me disait ; il parlait comme un honnête homme.

—Et il l'est, répliqua Delphine avec animation.

—Hum ! cette sortie m'indique qu'il n'a rien perdu de votre affection, reprit Courbin d'un ton légèrement railleur ; je désire qu'il la mérite réellement. Mais vous savez qu'il ne faut jamais se fier aux apparences. Fort souvent ceux qui professent avec ostentation des principes austères donnent l'exemple des plus tristes défaillances. Je ne dis pas absolument cela pour M. Renaud ; cependant il ne m'inspire qu'une confiance relative.

En entendant ces mots, Delphine releva vivement la tête ; ses joues étaient en feu et des éclairs s'échappaient de ses yeux.

—Pardonnez-moi, monsieur Courbin, de ne pas partager votre opinion, répliqua-t-elle avec énergie ; j'ignore les motifs qui ont empêché M. Michel de revenir nous voir, mais je suis sûre qu'ils ne sont pas de nature à porter atteinte à sa loyauté.

Là, là, ma belle enfant, ne vous laissez pas ainsi entraîner par les mouvements de votre cœur. Vous êtes bonne et vous ne pouvez admettre qu'on ne vous ressemble pas ; mais quand vous aurez plus d'expérience, vous modifierez vos idées ; demandez plutôt à votre mère.

—C'est vrai, fit Geneviève ; pourtant je dois reconnaître que nous avons toujours eu à nous louer de nos relations avec M. Michel.

—Qui prétend le contraire ? C'est un bon garçon, très intelligent, et paraissant tout à fait franc du collier, comme on le dit vulgairement ; mais n'oubliez pas qu'il est jeune, robuste, et qu'il a des passions.

—Des passions ? interrogea la fleuriste.

—Eh ! mon Dieu, oui. Nous en avons tous, du reste, et c'est bien heureux, seulement, il faut sagement les diriger.

—Peu à peu, Delphine devint attentive, et ce fut elle qui demanda à l'architecte s'il avait appris quelque chose de défavorable sur le compte du jeune artiste.

—Vous me voyez très embarrassé, ma chère demoiselle, répondit-il.

—Ah !

—Il paraît qu'il a retrouvé, le soir même de sa disparition, les traces de votre pauvre mari. Ça m'a semblé fort, très fort, trop fort...

—M. Michel a raconté sa découverte au commissaire de police.

—Et le magistrat n'a pas paru étonné de sa merveilleuse perspicacité ?

—Je ne sais.

—Comment ! voilà un garçon, un artiste paraissant ne s'occuper que de son travail, et qui doit par conséquent ignorer les trucs, oh ! pardon, les ruses de la police, et, du premier coup, sans aucun renseignement, il arrive en quelques heures à faire une besogne que n'aurait pu accomplir le plus habile agent de la sûreté. Cela vous paraît naturel ?

En entendant ces mots, Delphine, suffoquée par ses sanglots, ne put se maîtriser plus longtemps.

—Oh ! maman, maman ! murmura-t-elle en se jetant dans les bras de Geneviève ; je ne puis rester ici, car je souffre horriblement. Je vais dans l'autre chambre.

Elle sortit en levant les bras au ciel.

—Pauvre enfant ! dit M. Courbin en lui lançant un long regard ; dire qu'elle aurait pu tomber entre les mains d'un homme qui a peut-être contribué à causer la perte de son père !

—Que dites-vous, monsieur Courbin ? s'écria la fleuriste bouleversée.

—Là, là ! du calme. Vous avez tort de vous enflammer, ainsi à propos d'une simple supposition. Remarquez que je suis loin d'affirmer que M. Michel soit pour quelque chose dans la disparition de Célestin. Non ; je dis seulement qu'il se livre à des dépenses absolument disproportionnées avec ses ressources, et je cherche à m'expliquer où il peut prendre de l'argent. Puis, je constate avec surprise qu'il n'a pas hésité à renseigner la police sur les circonstances qui ont accompagné la fuite de votre malheureux mari. Tout à coup, il a découvert ses traces. Un juge d'instruction trouverait peut-être là-dessus des indices suffisants pour s'assurer provisoirement de sa personne, afin de le forcer à faire au moins connaître la source où il a puisé ses renseignements.

—Ah ! mon Dieu ! voilà maintenant qu'il est question d'arrêter Michel, tout cela ne rendra folle.

—Vous exagérez la portée de mes paroles, ma chère Geneviève. Encore une fois, je n'affirme rien, je cherche seulement à démêler un peu de vérité dans tous ces mystères. Du reste, le parti le plus court à prendre en ce moment est de garder une vigoureuse réserve. Ne parlez à personne de ce que je viens de vous dire. Seulement, si M. Michel revient vous voir, congédiez-le sans entrer dans aucune explication. Il serait peut-être même bon de prendre l'initiative à ce sujet.

—Oui, monsieur Courbin, vous avez raison ; il faut lui écrire, car nous n'aurions jamais le courage de lui dire que nous ne voulons plus le recevoir.

—Tranquillisez-vous ; j'irai moi-même le trouver de votre part, et je lui conterai la chose en douceur.

—Surtout, ne lui faites pas de peine, car malgré ses torts, je sens que j'ai toujours un peu d'amitié pour lui.

—Je vous reconnais bien à ce trait, bonne Geneviève. Mais puisque cette affaire est à peu près terminée, parlons de votre avenir.

—Notre avenir, dit la pauvre femme, il sera certainement malheureux. Enfin, nous souffrirons nos peines avec résignation.

—Permettez-moi de ne pas penser comme vous. Le temps, qui calme tout, finira aussi par vous consoler. La première chose à faire est de quitter le quartier. Hier, j'ai vu une dame respectable, à laquelle j'ai eu l'occasion de rendre quelques services à l'époque de la mort de son mari, et je lui ai parlé de Mlle Delphine.

—Ah ! fit Geneviève en relevant la tête.

—Elle tient un joli magasin de parfumerie, rue de la Paix, pour le compte d'une grande fabrique des environs de Grasse, et elle a besoin, en ce moment, d'une demoiselle apte à la seconder. Votre charmante fille lui conviendrait parfaitement. Dans cette situation, Delphine oublierait bien vite son artiste, qui, après tout, est un assez mauvais parti ?

—Oh ! monsieur Courbin, comment vous témoigner...

—Chut ! Votre repos est la seule récompense que j'ambitionne. Que voulez-vous, on n'est pas maître de ses sympathies, et dès le premier jour où j'ai mis les pieds ici, j'ai éprouvé pour vous une sincère affection. J'espère que Delphine acceptera la position que je lui offre. Quant à vous, ma chère Geneviève, l'affaire est arrangée.

—Comment cela ?

—Ce matin j'ai loué deux jolies petites chambres avec une cuisine, chauffées du Main, à Montrouge, où vous pourrez aller vous installer dès demain. Enfin, je me suis arrangé avec